à combattre à la fois la garnison de la ville et les Sarrasins, dont la multitude couvrait les deux rives du fleuve.

Le dimanche des Rameaux on se battit sur le Nil, on se battit dans la plaine; les guerriers de la croix, dit l'histoire contemporaine, ne portèrent ce jour-là d'autres palmes que leurs épées nues et leurs lances ensanglantées; cinq mille musulmans restèrent sur le champ de bataille. A quelques jours de là (c'était la fête de saint Jean-Baptiste), le démon de la jalousie et de l'orgueil livra les chrétiens au glaive de leurs ennemis. L'infanterie chrétienne, sans cesse employée dans les assauts et sur les navires, se plaignait de supporter tout le poids de la guerre, et reprochait aux cavaliers de rester sous la tente. Ceux-ci se vantaient, au contraire, d'être la terreur des Sarrasins, et s'attribuaient toutes les victoires de la croisade; la querelle s'échauffa, et, pour montrer de quel côté était la bravoure, de part et d'autre on courut à l'ennemi; on se battit avec fureur, mais sans ordre; les chefs qui suivaient cette multitude indisciplinée et confuse ne purent se faire obéir; le roi de Jérusalem, s'efforçant de rallier les soldats de la croix, échappa avec peine au feu grégeois lancé par les Sarrasins; un grand nombre de chrétiens périrent par le glaive. « Cette défaite, dit un historien, témoin oculaire, nous vint de nos péchés, et la punition était loin d'égaler nos fautes. »

Le printemps et l'été de 1217 se passèrent dans des combats continuels; l'armée chrétienne, quoiqu'elle eût éprouvé des pertes, couvrait toute la campagne de Damiette dans un espace de plus de dix milles; chaque fois qu'on livrait un assaut à la ville, les habitants allumaient des feux sur une tour appelée *Murcitte*, et l'armée du sultan accourait pour secourir la place. Plusieurs fois les chrétiens furent assiégés dans leur camp et résistèrent aux plus vives attaques, car Dieu était avec eux.

Chaque jour on voyait débarquer de nouveaux croisés; on annonçait l'arrivée prochaine de l'empereur d'Allemagne, qui avait pris la croix. Les infidèles tremblaient d'avoir à combattre le plus puissant des monarques de l'Occident; le sultan du Caire, au nom des princes de sa famille, envoya des ambassadeurs au camp des croisés pour leur demander la paix; il proposait, comme il l'avait déjà fait au commencement du siège, d'abandonner aux Francs le royaume de Jérusalem, et ne se réservait que les places de Karak et de Montréal, pour lesquelles il offrait de payer un tribut. Les chefs de la croisade délibérèrent sur cette proposition. Le roi de Jérusalem, les barons français,

anglais, allemands, trouvaient dans cette paix autant d'avantage que de gloire; mais telle ne fut point l'opinion du cardinal Pélage et de la plupart des prélats: ils ne voyaient dans les propositions de l'ennemi qu'un nouvel artifice pour retarder la prise de Damiette et gagner du temps; il leur paraissait honteux de renoncer à la conquête d'une ville que les chrétiens assiégeaient depuis dix-sept mois, et qui ne pouvait plus se défendre. On délibéra pendant plusieurs jours sans que les deux partis pussent se rapprocher, et tandis qu'on s'échauffait dans le conseil, les hostilités recommencèrent; alors tous les croisés se réunirent pour poursuivre le siège de Damiette.

Il y eut encore autour de la ville plusieurs grandes batailles; lorsqu'on donnait le signal d'une attaque générale, on s'y préparait par un jeûne de trois jours, par une procession qu'on faisait nu-pieds, et par l'adoration de la vraie croix. Dans les combats, les cadavres des Sarrasins couvrirent souvent la plaine comme les gerbes couvrent la terre fertile au temps de la moisson, et les infidèles qui combattaient sur le Nil périssaient misérablement dans les flots, comme les soldats de Pharaon. A la fin, disent les chroniques, les enfants et les vieillards de la cité se mirent à pleurer, et crièrent sur les murs: O Mahomet, pourquoi nous abandonnes-tu?

Quelques viandes salées, des melons, des pastèques enfermées dans des sacs de cuir, des pains enveloppés avec des corps morts dans des linceuls, qu'on abandonnait au courant du Nil, furent pour les plus riches la dernière ressource contre la faim. Plusieurs guerriers musulmans qui voulurent pénétrer dans la place tombèrent sous le glaive des chrétiens. Les croisés prirent dans des filets et mirent à mort des plongeurs qui portaient des messages à la cité; toute communication se trouvait interrompue entre la place et l'armée musulmane; le sultan du Caire ni les croisés ne pouvaient plus savoir ce qui se passait dans la ville assiégée, où régnait le silence de la mort, et qui, selon l'expression d'un auteur arabe, n'était plus qu'un sépulcre fermé.

Le cardinal Pélage, qui avait prêché la guerre dans le conseil des chefs, la poursuivait avec ardeur; sans cesse il ranimait les croisés par ses discours; le camp retentissait chaque jour de ses prières adressées au Dieu des armées. Prodiguant tour à tour les promesses et les menaces de l'Église, il avait des indulgences pour les périls; il en avait pour les misères que souffraient les pèlerins, pour tous les travaux qu'il leur commandait. Personne ne songeait plus à déserter les drapeaux de la croix; les soldats et les chefs ne respiraient que les combats.

Dans les premiers jours de novembre, des hérauts d'armes parcoururent le camp en répétant ces paroles: Au nom du Seigneur et de la Vierge nous allons attaquer Damiette; avec le secours de Dieu, nous la prendrons. Toute l'armée répondit : Que la volonté de Dieu soit faite. Pélage traversa les rangs en promettant la victoire aux pèlerins; il avait résolu de profier des ténèbres de la nuit pour une entreprise décisive; quand la nuit fut avancée, on donna le signal. Un violent orage grondait: on n'entendait aucun bruit sous les remparts ni dans la ville. Les croisés montèrent en silence sur les murailles, et tuèrent quelques Sarrasins qu'ils y trouvèrent. Maîtres d'une tour, ils appelèrent à leur aide ceux qui les suivaient, et, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ils se mirent à chanter Kyrie, eleison; l'armée, rangée en bataille au pied des remparts, répondit par ces mots: Gloria in excelsis. Deux portes de la ville furent aussitôt enfoncées, et donnèrent un libre passage à la multitude des assiégeants. Pendant ce temps-là, le cardinal Pélage, environné des évêques, entonnait le cantique de la victoire, Te Deum laudamus.

Au lever du jour, les soldats de la croix, l'épée nue à la main, se disposaient à poursuivre les infidèles dans leurs derniers retranchements; mais, lorsqu'ils furent entrés dans la ville, un affreux spectacle les fit d'abord reculer d'horreur : les places publiques, les maisons, les mosquées, étaient remplies de cadavres. A l'arrivée des croisés, Damiette comptait soixante-dix mille habitants; il n'en restait que trois mille, qui n'avaient plus qu'un souffle de vie, et se traînaient comme de pâles ombres dans cet immense sépulcre.

La ville avait une célèbre mosquée, ornée de six vastes galeries et de cent cinquante colonnes de marbre, et surmontée d'un minaret. Cette mosquée fut consacrée à la Vierge, mère de Jésus-Christ; toute l'armée chrétienne vint y remercier le Ciel du triomphe accordé aux armes des pèlerins. Le lendemain, les barons et les prélats s'y rendirent encore pour délibérer sur leur conquête, et, par une résolution unanime, donnèrent la ville de Damiette au roi de Jérusalem.

CHAPITRE XXVI

LES CROISÉS RESTENT PLUSIEURS MOIS A DAMIETTE

— ILS MARCHENT ENFIN VERS LE CAIRE — ILS SONT ARRÊTÉS A MANSOURAH —

LEURS COMMUNICATIONS INTERROMPUES

— L'ARMÉE CHRÉTIENNE, AUX PRISES AVEC LA FAIM, CAPITULE AVEC LES MUSULMANS

(DE 1218 A 1219)

La forteresse de Thanis, bâtie au milieu du lac Menzaléh, fut abandonnée par ceux qui la gardaient, et les chrétiens s'en emparèrent sans combat. La fortune semblait offrir aux croisés une occasion favorable pour conquérir l'Égypte; tout fuyait à leur approche; le Nil, rentré dans son lit, n'inondait plus ses rivages; les routes du Caire étaient ouvertes aux chrétiens. Malheureusement la discorde qui s'éleva parmi les vainqueurs les retint dans l'inaction : Pélage parlait en maître dans le camp; le roi de Jérusalem, ne pouvant supporter son autorité, se retira à Ptolémaïs. Cependant il arrivait chaque jour de nouveaux pèlerins : le duc de Bavière et quatre cents barons et chevaliers allemands, envoyés par Frédéric II, débarquèrent sur les bords du Nil; des prélats et des archevêques amenèrent une foule de croisés, partis de toutes les provinces de l'Allemagne, de la France et de l'Italie; le souverain pontife envoya à son légat des vivres pour l'armée, et des sommes considérables, les unes tirées de son propre trésor, les autres offertes par la charité des fidèles. Tous ces secours donnèrent à Pélage la pensée d'achever ses conquêtes; il résolut de